

# L'INSPIRATION FRANÇAISE

## DANS LE PROTESTANTISME HONGROIS.

---

### II

ALBERT SZENCZI-MOLNAR

Après la diffusion de la Réforme en Hongrie, plusieurs apôtres de la religion évangélique se mirent à traduire les psaumes du roi David en hongrois et à les faire pénétrer de la sorte dans le culte protestant public et privé. Ces traducteurs, chez lesquels le zèle religieux devait souvent tenir lieu de talent poétique, travaillaient presque tous d'après la *Vulgate*, ce fut notamment le cas de Mihály SZTÁRAI et de Gergely SZEGEDI ; Máté SZKARICZA a traduit les psaumes de l'allemand, d'après Luther. Bálint BALASSA (1553-1594), le plus grand poète lyrique hongrois du siècle, a traduit peu de jours avant sa mort (mai 1594) en vers hongrois sonores le psaume LI, du latin de Th. de Bèze. Balassa a fait avancer d'un grand pas la poésie sacrée hongroise et il peut être considéré comme le précurseur d'Albert SZENCZI-MOLNÁR, le psalmiste hongrois.

SZENCZI-MOLNÁR, né à Szenc en 1574, arriva en 1592 comme étudiant à l'Université de Heidelberg. Il y entend avec ravissement et apprend bientôt à chanter les psaumes de MAROT et de BÈZE, traduits en allemand (1573) par A. LOBWASSER (1515-1585), professeur à l'Université de Königsberg, et chantés dans les églises de Heidelberg avec les mélodies de L. BOURGEOIS et P. DAGUES, mélodies captivantes et pleines de douceur. Elles enchantèrent le cœur de l'étudiant hongrois, malgré le texte allemand qui était assez lourd, et d'une versification souvent défectueuse. La traduction des psaumes de Lobwasser était déjà généralement en usage dans le culte

à Heidelberg, lorsque Molnár y arriva. D'autre part, au cours des années suivantes, en 1593-95, alors qu'il étudiait à Strasbourg, il fréquentait probablement le culte des calvinistes français. Enfin, lors de son passage à Genève et à Lausanne, il fit la connaissance personnelle du traducteur des psaumes, Théodore de BÈZE (cf. *RdÉHFou*, 1925 [t. 3], p. 18) et le séjour dans la maison hospitalière de Clément Dubois, pasteur français de Francfort sur-le-Mein acheva de l'initier à la pratique des psaumes français.

Le désir de les mettre à la portée de ses compatriotes et de les faire entrer en usage dans sa patrie a incité SZENCZI-MOLNÁR à traduire les psaumes en hongrois d'après le texte allemand. Le cœur contristé, il avait constaté de combien les psaumes, chantés en Hongrie d'après la traduction de Szlárαι, étaient inférieures, pour la mélodie et la versification, aux psaumes français. Son amour-propre fut blessé par ces traductions grossières et leurs vers frustes, longs et ennuyeux dont la rime était fournie presque toujours par la même terminaison verbale. Au mois de mars 1606 il commença à traduire à Altdorf les psaumes de Marot et de Bèze en hongrois ; mais comme il savait mieux l'allemand que le français, c'est la traduction allemande de Lobwasser qui lui a servi de fil conducteur, comme il le dit lui-même. Mais, surtout à cause de la forme du vers, il avait toujours sous les yeux l'original français et quand il ne le comprenait pas bien, le pasteur Cl. Dubois lui donnait les éclaircissements nécessaires.

Les psaumes de Marot et de Bèze suivent 130 mélodies différentes et sont naturellement versifiés d'autant de manières. Aussi pouvons-nous nous représenter quelles difficultés le traducteur hongrois a eu à surmonter, s'il voulait rester fidèle aux paroles et aux chants à la fois. Il se plaint dans la *Dédicace* du grand effort qu'il a dû fournir pour adapter les longs vers hongrois aux vers français composés de verbes courts, d'autant plus qu'il ne voulait ni y ajouter une syllabe, ni s'écarter du sens de l'original<sup>1</sup>. En septembre 1606 son travail était déjà terminé. Sa traduction est le fruit d'un travail consciencieux. Le premier principe dont il s'est inspiré a été la fidélité et ce n'est qu'en second lieu que la beauté poétique a été prise en considération ; quant à la fidé-

<sup>1</sup> Dézsi L., *Szenczi Molnár Albert*. Budapest, 1897. pp. 137-139 ; Dézsi L., *Szenczi Molnár Albert Naplója, Levele:ése és Irományai*. Budapest, 1898. pp. 42-46.

lité de la forme extérieure, ses efforts n'ont pas été inutiles et il a entièrement réussi à maintenir les formes françaises. Sa traduction, cela va de soi, n'est pas partout d'une égale valeur. Il y a des psaumes, dont la traduction trahit vraiment le poète bien inspiré ; il y en a d'autres qu'il traduit plus librement et où, parfois, seules la disposition, une idée ou bien une ou deux expressions rappellent l'original. Molnár est incontestablement un traducteur plus consciencieux que son modèle Lobwasser ; s'il doit laisser de côté quelque chose dans le texte allemand, il abandonne en premier lieu les termes, les phrases qu'il n'a pas trouvés dans la traduction des Psaumes du Vieux Testament, ce qui montre clairement qu'il possédait et avait toujours sous les yeux la traduction hongroise de la Bible dite de Vizsoly, parue en 1590 et due au travail de Gáspár KÁROLI. Il met à part les vers qui provenaient de l'invention des traducteurs et poètes français ou allemands. De même tout ce qu'il ajoute au texte de Lobwasser, dérive de la traduction hongroise ou allemande (celle de Luther) de la Bible <sup>1</sup>.

Sa langue égale en tournures hongroises, en force et en pureté celle du poète Bálint BALASSA ; son style poétique est clair, il interprète la pensée de l'original dans un style sobre et simple, usant de peu de mots, et de termes conformes à la manière de penser du peuple hongrois. Il n'a pas cette contrainte, cette manière affectée qui caractérise la traduction de Lobwasser. Nous pouvons conjecturer que lors de son séjour chez Dubois à Francfort, les deux hommes ont passé en revue les psaumes traduits en hongrois et que Dubois lui a donné des éclaircissements chaque fois qu'il en avait besoin. Comme Dubois ne savait pas le hongrois, ces conseils ne portaient évidemment que sur l'extérieur de la traduction, sur la forme des vers. Mais que Molnár ait toujours eu le texte français des psaumes sous les yeux, on peut le conclure du fait que sa traduction s'accorde plusieurs fois davantage avec le texte français de Marot et de Bèze qu'avec celui de Lobwasser. Lobwasser s'est permis, dans la traduction des psaumes XXXVII et CXIX, une légère modification dans la forme du vers français ; Molnár a rétabli dans sa traduction la forme des vers de l'original.

La traduction de psaumes de Molnár a paru à Herborn chez

<sup>1</sup> Császár Ernő, *Szenci Molnár Albert szollásai*. Irodalomtörténelmi Közlemények, 1914, pp. 165-168-169, 279-280, 286, 405, 410.

Christophorus CORVINUS (RAABE) en 1607. Elle avait pour titre : *Psalterium Ungaricum. Szent Dávid királynac és profétánac szőlven Soltári az Franciai notáknac és versek nec módgyokra most ayonnan Magyar versekre fordittatac és rendeltetec Szenci Molnár Albert által.* MDCVII. Herbornában. Nyomtatott Hollos Christof által. 12°, 425 p. (Les cent cinquante Psaumes du roi et prophète Saint David, traduits et appliqués à présent nouvellement à la façon des poèmes et vers français en vers hongrois par Albert Molnár de Szenc, etc.),

Sa traduction des psaumes français a supplanté peu à peu les psaumes hongrois, parmi lesquels ceux de Szegedi et Sztárai, de sorte que, des psaumes de ces derniers aucun ne fut reproduit dans le Psautier hongrois actuel, tandis que les psaumes de Marot et de Bèze dans la traduction hongroise — grâce à leur langue belle et précise, à l'alternance des vers courts et longs, et à leurs rimes frappantes et sonores — y ont tous trouvé place et figurent jusqu'à nos jours dans le Psautier hongrois réformé. Les réformés hongrois sont à cet égard plus conservateurs que les calvinistes français et genevois, car tandis que dans les Psautiers de ceux-ci ne figurent que la moitié des psaumes de Marot et de Bèze, le Psautier des calvinistes hongrois a conservé 150 psaumes et les deux tiers des cantiques suivent les mélodies françaises<sup>1</sup>.

Cette traduction fait honneur aux talents d'écrivain de Molnár, le montre artiste en sa langue, a fécondé la poésie religieuse hongroise et fait prendre un grand essor à la versification hongroise. Sa traduction, dont le texte hongrois s'adapte merveilleusement aux mélodies françaises, a atteint jusqu'à présent plus de cent éditions et elle est devenue pour la culture spirituelle des réformés hongrois un trésor d'une valeur presque égale à celle de la Bible.

\*  
\* \*

Mais le *Psalterium Ungaricum* n'a pas été l'unique ouvrage de Molnár au cours de ces années. Il a été précédé, en 1604, d'un dictionnaire latin-hongrois (*Dictionarium Latinoungaricum, et Dictionarium Ungaricolatinum*, Nürnberg, 1604) et

<sup>1</sup> Szügyi József, *A magyar ref. Énekeskönyv múltja*. Debrecen, 1910. p. 79.

suivi en 1608 (Hanovre) d'une édition revue et corrigée de la traduction de la Bible de GÁSPÁR KÁROLI, et d'une grammaire latine de la langue hongroise : *Novae grammaticae Ungaricae, Hanoviae, 1610*. Ces quatre ouvrages lui valurent beaucoup d'éloges et une grande renommée parmi ses coreligionnaires en Hongrie. Il reçut plusieurs invitations d'y retourner. Il revint dans sa patrie en 1613, l'année où Gabriel BETHLEN monta sur le trône des princes de Transylvanie. Molnár devint pasteur, mais l'instinct des voyages ou la nostalgie des grandes bibliothèques de l'étranger ne lui laissa pas de repos. Le prince de Transylvanie reçut le savant au mois de février 1615 et lui offrit la place d'inspecteur à l'Académie de Gyulafehérvár, mais des considérations de famille lui firent refuser cette offre et peu de temps après il retourna en Allemagne où il devint instituteur à Oppenheim. Il y développa de nouveau une grande activité littéraire. Il s'attacha surtout aux traductions, avec lesquelles il voulut venir en aide aux besoins religieux de ses compatriotes hongrois (*Postilla Scultetica, 1617. Saecularis Concio Evangelica, 1618*).

A Oppenheim il reçut la lettre du prince Gabriel Bethlen, dans laquelle celui-ci l'invite à traduire en hongrois — pour servir de renfort et de défense contre les violentes attaques des Jésuites — l'*Institution* de Calvin. Molnár était disposé à entreprendre cette grande tâche et il se mit immédiatement à traduire l'*Institution*. Il y avait à combattre de plus grandes difficultés encore que précédemment, car il devait tenter de traduire en hongrois les méditations profondes d'un grand esprit écrites dans une langue fort cultivée, fort concise, alors que la langue hongroise manquait encore des termes techniques et scientifiques nécessaires. Il y travailla néanmoins sans se décourager, bien que parfois les difficultés lui semblassent insurmontables et qu'il pensât y succomber. Après beaucoup de vicissitudes, il put enfin faire paraître, grâce à des subsides princiers, sa traduction, faite d'après l'édition de 1559, en 1624 à Hanau :

Az keresztyéni *Religiora és Igaz hitre való Tanítás*, Mellyet Deákul irt CALVINUS JANOS és osztán Franciái, Angliái, Belgiai, Olasz, Német, Cseh és egyéb nyelvekre fordítottanac : Mostan pedig az Magyar nemzetnek isteni Igasságban való épületére Magyar nyelve fordított MOLNÁR ALBERT. Nyomtattac Hanovianában Aubrius Dániel s Dávid, és Sleikius Kelemen Költségekkel. MDCXXIV.

L'ouvrage est dédié « à l'illustre et puissant duc, Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, pieux patron de la Sainte Église Hongroise du Christ ».

A la Dédicace suit la lettre de Calvin adressée à François I<sup>er</sup>, roi de France (*Calvinus Előljáró Beszéde az Franciái Királyhoz*), puis le Discours préliminaire de Calvin au lecteur, Avertissement sur la fonction de Calvin, Avertissement sur l'ordre de ce livre ou sur sa division, Table des matières, — enfin le livre I<sup>er</sup>. C'est ici que commence la pagination qui contient 1538 pages ; à la fin l'index.

La traduction de l'*Institution* est la plus considérable de toutes les traductions de cette époque dans la littérature hongroise. La langue théologique de Calvin, ses termes techniques, ses constructions concises ont mis quelquefois le traducteur à une dure épreuve, car il n'avait à sa disposition qu'une langue encore assez peu développée. Molnár a travaillé à la traduction de l'ouvrage avec un grand dévouement, un grand enthousiasme religieux et l'amour de son sujet ; le théologien a appelé à son aide le linguiste : il construit des mots nouveaux, au besoin il se tire d'affaire par une circonlocution, mais en général il savait même reproduire fidèlement la précision et la brièveté de l'original, dans un style pur et d'allure hongroise<sup>1</sup>.

Près de trois cents ans s'écoulèrent avant que la traduction de Molnár connût une deuxième édition ou qu'un autre théologien hongrois eût le courage de se mettre à sa traduction. Ce n'est qu'au début du vingtième siècle que d'abord la « Société littéraire protestante hongroise », puis le Comité de la « Bibliothèque ecclésiastique réformée » ont songé à une nouvelle traduction et à une nouvelle édition de l'*Institution*. C'est ainsi que parut en 1903 la traduction de l'édition de 1536 par Károly NAGY, alors professeur de théologie à Kolozsvár, mort en 1925 comme évêque réformé de Transylvanie, et en 1910 la traduction de l'édition de 1559 traduite par Sándor CZEGLÉDY, professeur de théologie et Gusztáv RABOLD, professeur de lycée.

\* \* \*

JANOS APACZAI CSERE.

Si SZENCZI<sup>2</sup> MOLNAR a traduit et rendu populaires en Hongrie les psaumes de Marot et de Bèze, — un autre

<sup>1</sup> Dézsi Lajos, *Sz. Molnár Albert*, p. 213.

jeune étudiant en théologie hongrois s'est intéressé, un demi-siècle plus tard, à la philosophie française et en a traduit les idées nouvelles dans sa langue nationale. Ce jeune homme est JÁNOS APACZAI CSERE.

Né à Apáca (en Transylvanie, non loin de Brassó) en 1625, il fréquenta l'école latine de Kolozsvár, et à partir de 1643 celle de Gyulafehérvár (Alba Julia) où il étudia plus tard la philosophie et la théologie. Le collège de Gyulafehérvár, sous la protection matérielle et morale du prince Gabor BETHLEN et après lui sous celle de Georges I<sup>er</sup> RAKÓCZI, a atteint à cette époque un assez haut degré de prospérité et a occupé la première place parmi les institutions scolaires de Transylvanie. Il avait des professeurs tels qu'ALSTED, BISTERFELD et PISCATOR, tous professeurs auparavant à l'Université de Herborn. La philosophie qui y était professée, était naturellement en premier lieu celle d'ARISTOTE ; mais Pierre DE LA RAMÉE n'y était pas inconnu, — Alsted le connaît déjà bien, fait usage de sa logique, bien qu'il veuille la concilier avec celle d'Aristote et de Raymond LULLE ; mais c'est surtout le résumé logique (*Elementa Logica*) de Bisterfeld qui décèle beaucoup de traces de l'influence de Ramus, soit dans la division de la matière, soit dans la solution des problèmes métaphysiques et logiques <sup>1</sup>.

En 1648 CSERE avait terminé ses études philosophiques et théologiques à Gyulafehérvár ; l'évêque réformé de Transylvanie, István GELEJI KATONA, l'envoya, pour perfectionner ses études, aux académies « belges » comme on les appelait alors, c'est-à-dire aux Universités des Pays-Bas. Csere y fréquenta plusieurs Universités : en juillet 1648 il fut immatriculé à l'Université de Franeker, mais en septembre de la même année nous le trouvons déjà à Leyde : en 1650 il arrive à Utrecht, soutient au mois de mars sa première thèse ; en avril 1651 il obtient le *gradus theologie doctoris* à l'Université de Harderwijk ; en août 1651 il se trouve de nouveau à Utrecht et y reste jusqu'à l'été 1653.

A Leyde il suit le cours de HEIDANUS, disciple et ami personnel de Descartes qui professa à partir de 1648 entièrement dans l'esprit de la philosophie cartésienne ; à Utrecht il suit les leçons de Guisbert VOËTIUS. Sous la présidence de ce dernier il soutient sa première thèse, Voëtius a été

1. Stromp László, *Apáczai Cseri János mint pedagógus*. 1898, p. 29.

un grand bienfaiteur et ami des étudiants hongrois et Csere doit beaucoup à ses conseils, à ses encouragements. C'est lui qui a éveillé chez le jeune Hongrois l'intérêt et l'amour pour la culture et la science nationales, comme il l'avoue lui-même dans son mémoire présenté au prince BARGSAY de Transylvanie, en 1658. Mais à côté de Voëtius il y avait à Utrecht un autre professeur qui eut une grande influence sur Csere, — c'était DE ROY (REGIUS), professeur d'anatomie, puis de médecine, fervent apôtre de la philosophie de Descartes, qui exerça un ascendant considérable sur ses auditeurs. Csere appartenait au cercle intime de Regius et il est probable qu'il s'entretenait souvent avec lui des nouvelles idées philosophiques et scientifiques. Nous avons toutes les raisons de croire que ces entretiens avaient lieu en français, au moins dans les dernières années passées par lui à Utrecht. Il dit lui-même dans la Préface de son *Encyclopédie* qu'il a lu et étudié des livres composés en langue française, anglaise et hollandaise et ses études l'ont convaincu que ces nations devaient à l'usage de la langue nationale leur supériorité intellectuelle. Comme il avait un grand talent linguistique, comme les idées philosophiques de Descartes l'ont bien vite conquis, n'est-il pas tout naturel qu'il ait fait aussi porter son enthousiasme sur l'ouvrage de celui-ci composé en français, le *Discours de la Méthode* et que dans ses conversations avec Regius il ait employé le français, langue maternelle de ce dernier, au même titre que le latin ?

Les idées philosophiques de Pierre DE LA RAMÉE et de DESCARTES pénétrèrent puissamment l'esprit du jeune Hongrois. Il admire le premier qui s'insurge contre l'autorité d'Aristote et met avec sa *Dialectique* le monde savant dans un grand émoi. L'action du second est encore plus grande : Csere s'attache vivement à lui quand celui-ci se détourne de la méthode scolastique et veut lire le grand livre de la vie : la nouveauté et l'originalité de ses livres conquièrent d'emblée la pensée de Csere. La pensée claire et distincte de Descartes, son point de départ qui repousse l'autorité, les idées préconçues et ne veut recevoir pour vrai que ce qu'il connaît clairement et distinctement, sa recherche infatigable de la vérité, sa méthode d'avancer lentement dans les connaissances en commençant par les éléments les plus simples, sa démonstration de l'existence de Dieu, — tout cela devait fortement en imposer à l'esprit de Csere qui a trouvé si



lourdes les chaînes du raide formalisme de la philosophie scolastique. Descartes a ouvert devant lui une source rafraîchissante et Csere se hâte d'y puiser <sup>1</sup>. L'action exercée par la nouvelle doctrine sur son âme était si forte que même le respect et l'estime qu'il devait à Voëtius, l'adversaire de cette doctrine, ne l'en pouvaient détourner et l'empêcher de voir dans le nouveau système l'apogée du développement de la philosophie et de fêter le maître dont la présence se faisait alors sentir partout aux Pays-Bas comme l'incarnation de la perfection philosophique. C'est à cette influence qu'il faut attribuer le fait qu'il s'attache, comme le montre son *Encyclopédie*, en physique, en astronomie et en météorologie, à Cartésius, Copernicus et Regius <sup>2</sup>, à l'inverse de Voëtius.

Csere se prépare à la carrière théologique, mais peu à peu, surtout par ses entretiens avec Voëtius, il comprend que sa patrie où il y a si peu de bonnes écoles, où le règne de la langue latine opprime la culture et la science nationales, où l'enseignement se meut dans les chaînes du formalisme grammatical sans se soucier des connaissances réelles, — que sa patrie ne sera pas heureuse tant qu'elle ne possèdera pas de bonnes écoles nationales avec des instituteurs nationaux, avec une science nationale et tant que la science ne pénétrera pas le corps de la nation. C'est cette conviction qui l'amène à consacrer sa vie au relèvement de sa nation par la réalisation de cette idée <sup>3</sup>.

Alors il décide de rédiger une *Encyclopédie hongroise* qui contiendrait les éléments de toutes les sciences, et qui, pour l'édification de son pays, offrirait le résumé de toutes les connaissances en hongrois. Il lit avidement dans les livres écrits dans les langues des nations environnantes : en allemand, en anglais, en français et en hollandais, — et il voit alors la grande puissance des langues nationales ; il voit que la grandeur et la supériorité des nations ont leurs racines dans la littérature qui s'exprime dans la langue nationale, tandis que le peuple qui emprunte tout à l'étranger, est indubitablement le plus malheureux et le plus déshérité. Il conçoit l'idée d'écrire toutes ses notes en langue hongroise ; mais il doit constater avec une profonde douleur que la langue hongroise est bien pauvre, bien

1. Kremmer Dezső, *Apáczai Csere János élete és munkássága*. 1911, p. 22.

2. Stromp L., *ouvr. cité*, pp. 42-43.

3. Stromp L., *ouvr. cité*, pp. 46-47.

arriérée, bien inculte pour rendre les termes scientifiques. Cette expérience, au lieu de l'abattre, lui assigne une nouvelle tâche, celle de forger en même temps les termes techniques hongrois des sciences qu'il veut résumer dans son *Encyclopédie*. Il a sous les yeux les ouvrages latins, allemands, anglais, français et hollandais et il en fait des extraits, des résumés hongrois. Il ne prétend pas à l'originalité ; il ne veut être que l'interprète des auteurs étrangers, il ne veut que venir en aide, avec son ouvrage, à son pauvre pays et mettre aux mains des élèves et étudiants hongrois un manuel dans lequel ils pourront apprendre toutes les sciences sans intermédiaire d'une langue étrangère<sup>1</sup>.

C'est en 1652 qu'il commence à élaborer son *Encyclopédie hongroise* à Utrecht ; en 1653 il la donne à l'imprimerie à Utrecht et l'impression avance jusqu'à la page 260, quand il quitte Utrecht en été 1653 et retourne dans sa patrie. Il y continue à travailler et enfin en 1655 l'ouvrage paraît. Il a pour titre : *Magyar Encyclopaedia, azaz minden igaz és hasznos böltségnék szép rendbe foglalása és Magyar nyelven világra bötésátása* APÁTZAI TSERE JANOS által. Ultrajecti, ex Officinâ Joannis à Waesberge, MDCLIII. 12°. 416 p. (Encyclopédie hongroise, c'est-à-dire un résumé de toutes les vraies et utiles connaissances, publiée en langue hongroise par J. Apátzai Tsere). Le livre se divise en 11 chapitres. Dans la Préface latine l'auteur dit : « Non me cuiquam mancipavi, nullius nomen fero, multum magnorum virorum iudicio credo, aliquid et meo vindico. Auctores secundum Materiarum varietatem, quos sequor, hi sunt : in Melaphysicis Cartesius ; in Logicis Ramus, Amesius ; in Arithmeticis Ramus, Schnellius, Schonerus ; in Geometricis solus Ramus ; in Physica Generali Cartesius, Regius ; in Astronomicis Coppernicus, Cartesius, Regius, Phocylides, Alstedius, Scribonius ; in Geographia, Hydrographia, Musica Alstedius ; in Meteoris Cartesius, Regius, Scribonius ; in Anthropologia Scribonius, Regius ; in Medicina solus Regius ; in Zoographia Regius, Scribonius, Alstedius ; in Mechanicis Alstedius, Amesius, Metius ; in Ethicis, Oeconomicis, Politicis, Juridicis, Theologicis Fenerus, Amesius, Althusius ; et in Grammatica generali Ramus, in speciali puta Graeca, Latina idem ; Hebraea cum Dialecticis Martinius, Arabica Erpenius ; in Rhetorica Generali Talaeus,

1. Strömp L., *ouvr. cité*, pp. 52-53.

speciali Graeca, Hebraea, Arabica varii ; Latina vero Talaeus. Imitari hos decrevi, hisque, aperte dico, plurimum debeo, nam in meum usum ex illis plurimor transtuli. » Comme on le voit, les philosophes français RAMUS, CARTESIUS et REGIUS figurent en grande proportion sur cette liste, ce qui montre que CSERE savait distinguer les meilleurs auteurs nouveaux dans la philosophie et les autres sciences et n'avait pas peur de s'y attacher ouvertement.

Certes, il fallait à Csere quelque courage pour se détacher d'Aristote, de la philosophie scolastique, qui régnaient alors en Hongrie, et prêter une oreille attentive aux accents de la nouvelle philosophie française, si vivement combattue par son paternel ami, le professeur Voëtius. Mais il ne se contente pas de s'attacher à Ramus et Cartesius : après le premier pas il ne craint pas de faire le deuxième, c'est-à-dire de présenter la nouvelle philosophie à ses compatriotes dans la langue nationale.

La I<sup>re</sup> partie de l'*Encyclopédie hongroise* a pour titre : *Les débuts des sciences* et propose quelques thèses de Descartes, en traduisant simplement les passages des œuvres de Descartes qui lui semblaient être caractéristiques et importants. Il a voulu mettre par là à la disposition des étudiants et des savants de son pays les nouvelles idées philosophiques qui ont renversé le système aristotélicien et ouvert un nouveau monde au public pensant. Qui pourrait condamner le jeune étudiant hongrois qui a voulu offrir à la fois les éléments de toutes les sciences aux étudiants et savants hongrois, et qui n'avait pas le temps d'attendre de dix à vingt ans pour les étudier toutes à fond et les élaborer ainsi avec une pleine originalité ? Il avait le pressentiment qu'il devait se hâter, qu'il ne devait pas longtemps s'attarder, que ses jours étaient comptés et qu'il devait travailler le plus vite possible, pour pouvoir présenter ces nouvelles idées en hongrois à ses compatriotes.

C'est ainsi qu'il transcrit dans ce chapitre en hongrois le texte de Descartes : il le transcrit quelquefois avec plus de précipitation que de précision ; il le transcrit de la I<sup>re</sup> partie des *Principia philosophiae*, en traduisant en hongrois les passages plus importants relatifs à la métaphysique et à la théorie de la connaissance. Ça et là on trouve une pensée, une expression qui semble extraite du *Discours de la Méthode*.

Comme on voit, Csere philosophe ne prétend pas à l'originalité, il n'a pas sa philosophie propre ; il est ici simple

traducteur, interprète de Descartes. Mais il a le mérite d'avoir fait connaître Descartes en Hongrie à une époque où celui-ci fut en butte à la persécution dans les pays qui le connurent, — et de plus, de l'avoir fait parler en hongrois alors que THOMASIVS qui a le premier donné des cours sur la philosophie en allemand, n'était pas même encore né.

La II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> partie traitent les questions fondamentales de la logique ; Csere veut y donner aux étudiants hongrois une science nouvelle élaborée en hongrois. Cette partie de son *Encyclopédie* n'a obtenu aucun succès ; on n'en a compris ni le sujet, ni surtout la langue. Il a échoué dans la création des termes hongrois quoiqu'il eût par ailleurs un vrai talent linguistique. Mais la langue philosophique d'une nation n'est pas l'œuvre d'un seul homme, ni d'une seule époque, il faut des siècles jusqu'à ce que cette langue soit propre à exprimer les idées philosophiques conçues par des peuples plus avancés dans la culture générale. Et le vêtement étrange a rendu étranges les idées et cette science elle-même ; ses lecteurs n'y ont trouvé aucun goût. *In magnis et voluisse sat est* ; le dessein de Csere était plus précieux que le résultat. En rédigeant ces parties de son ouvrage, Csere s'est appuyé surtout sur deux auteurs : RAMUS et AMESIVS ; dans leurs ouvrages il a puisé la plupart de ses matériaux<sup>1</sup>.

L'influence de Pierre DE LA RAMÉE s'est frayé une voie aussi dans un autre ouvrage de logique : *Magyar Logikácska*, melyet a kitsindedek számára irt Apátzai János. Fejérvárat, Nyomtatta Maior Márton. MDCLIV (*Petite logique hongroise*, rédigée à l'usage des enfants par J. Apátzai. Albae Juliae, impr. par M. Maior). Cette logique est dédiée au jeune prince François RAKÓCZI, fils du prince de Transylvanie. C'est une simple traduction dont une partie (les éléments fondamentaux de la logique) figure déjà dans la II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> partie de l'*Encyclopédie*. Csere a élaboré cet ouvrage également à Utrecht. Il y règne la même lourdeur et la même raideur que dans les parties II-III de l'*Encyclopédie*. Pour former la pensée d'un enfant de dix ans, cette *Logique* était tout à fait impropre.

Retourné en 1653 dans sa patrie, Csere devient à Gyulafehérvár maître dans une classe inférieure. Alors il veut réaliser ses projets, et essayer de semer les idées conçues à

1. Kremmer. D., *ouvr. cité*, pp. 54-55.

Utrecht : enseigner en hongrois les nouvelles idées philosophiques et les connaissances réelles et les enseigner selon une méthode facile, basée sur la contemplation et l'heuristique. Son discours inaugural : *De studio sapientiae* prononcé le 3 novembre 1653 expose nettement ces projets et ces méthodes. Il y rompt hardiment avec Aristote et proclame les idées de la nouvelle philosophie. Dans son enthousiasme pour les maîtres de cette philosophie il les couvre d'éloges. Il parle d'abord de Pierre DE LA RAMÉE, « Il est venu — dit-il — à l'aide de la vraie philosophie qui était mourante alors, il l'a nettoyée de l'ordure du siècle, a réfuté les opinions fausses et contraires à la vérité chrétienne, a dissipé l'obscurité cimmérienne répandue sur la vérité et a mis le chaos de la philosophie avec la méthode de la science dans un bel ordre, comme ses ouvrages grammaticaux, rhétoriques, dialectiques, mathématiques, physiques et métaphysiques et ses commentaires l'attestent. O esprit pieux et savant ! puissé-je disposer seulement d'une étincelle de ton éloquence afin de parler de ta destinée tragique avec une bouche éloquente devant cette assemblée brillante ». « Je voudrais faire en sorte que P. de la Ramée, s'il se ressuscitait de ses morts, puisse reconnaître cette *Encyclopédie* pour la sienne et nous savoir gré qu'il enseigne par nous, à travers nous la philosophie en hongrois aux Hongrois ! » Puis il glorifie DESCARTES « que le Dieu tout puissant nous a suscité en provoquant l'envie des siècles antérieurs, le restaurateur de la philosophie entière, l'ornement et gloire incomparable de notre époque, l'homme le plus distingué tant par l'origine et les ancêtres que par la culture et les vertus. »

Mais cet esprit et ces tendances d'innovation ne trouvèrent pas un accueil favorable ni chez les autorités ecclésiastiques, ni chez ses collègues dont ils troublèrent les anciennes habitudes et méthodes, par contre ses élèves les accueillirent avec un grand enthousiasme. Après la mort de Bisterfeld (1655) Isaac BASIRE (né à Rouen), l'ancien prédicateur de cour de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre fut nommé directeur du collège. Basire qui avait obtenu les faveurs du prince par ses adulations, appartenait aux adversaires de Csere, et pour rendre suspect au prince l'homme qu'il haïssait et dont il redoutait l'ascendant auprès de lui, il l'accusa d'« indépendantisme ». Le prince, plein de défiance et de crainte vis-à-vis des novateurs ecclésiastiques, traita Csere comme le pire ennemi de

l'ordre établi, le priva de sa charge et ce n'est que sur la demande de sa mère, la duchesse douairière Suzanne LORANTFFY, qu'il le nomma directeur de l'école de Kolozsvár, de beaucoup inférieure à cette époque à celle d'Alba Julia. Csere y développa une activité fiévreuse et réussit à élever à un niveau considérable le collège de Kolozsvár, tandis que celui de Gyulafehérvár déclinait grâce au concours de diverses circonstances malheureuses. En 1658, lorsque Ákos BARCSAY monta sur le trône des princes de Transylvanie, Csere lui présenta un mémoire concernant la fondation d'une Université à quatre Facultés à Kolozsvár (*Az Akadémia felállításának módja és formája*): Mais Barcsay ne dut régner que six mois, les troubles qui suivirent et surtout la mort prématurée de Csere, survenue le 31 décembre 1659, à l'âge de 35 ans, empêchèrent la réalisation de ces projets.

Avec son enthousiasme enflammé pour la culture nationale, avec son enseignement donné d'après les meilleures méthodes modernes, avec son travail infatigable pour le relèvement de sa nation alors si arriérée, CSERE a été une des plus nobles figures de la vie nationale du xvii<sup>e</sup> siècle, et, à côté de PAZMANY et de ZRINYI, le troisième grand représentant de la culture nationale hongroise de ce siècle. Sa tentative pour rendre familières les idées philosophiques de Descartes en Hongrie et cultiver la philosophie dans la langue nationale, est restée hélas ! une voix criant dans le désert et n'a évoqué pendant ce siècle aucun écho.

LAJOS RACZ.

(Faculté de théologie réformée à Sárospatak).

---